

principes dont l'enfant appréciera peu à peu la valeur et la nécessité, elle vous ouvrira son cœur au lieu de le fermer. Mais dût-il en être autrement, une nuance de crainte dût-elle, pendant quelques années, voiler l'amour de nos enfants, nous n'en devons pas moins persister dans l'exercice de nos droits ; c'est un devoir dont les chefs de famille ne peuvent se départir sans faire courir de grands risques à leurs enfants.

Outre l'autorité qu'il est nécessaire de maintenir, il faut aussi savoir imposer le respect ; ne craignez pas qu'il nuise à la manifestation de la tendresse ; la familiarité du langage, le sans-gêne des manières, lui sont bien plus funestes ; car les égards, la déférence, loin de contraindre ce sentiment, en relèvent souvent la grâce. C'est aux mères surtout qu'appartient la surveillance de ces petits détails de politesse que plusieurs personnes appellent puérils, et dont l'habitude, prise dès l'enfance, exerce d'heureux résultats sur l'ensemble de la vie. Ce serait ici presque le cas de dire que de l'habitude procède le principe, car on a vu plus d'une fois la bienveillance du cœur se développer par l'usage de l'urbanité : c'est un de ces cas rares et exceptionnels où le travail semble s'accomplir de l'extérieur à l'intérieur. On ne reconnaît pas assez généralement l'affinité qui existe entre la délicatesse du cœur et celle des manières, elle est immense, quoique souvent insaisissable, et voilà pourquoi j'associe dans ma pensée le respect pour l'autorité des parents, avec la déférence extérieure. L'imperfection des lèvres manifeste assez ordinairement l'insubordination de l'esprit ; de même la rudesse du langage, la brusquerie des mouvements, s'allient presque toujours à un certain degré de révolte ou d'indifférence. L'enfant qui viendra se jeter contre vous la figure barbouillée et les mains noircies, n'aura pas l'intention de gâter votre robe, mais son action irréfléchie prouvera qu'il s'inquiète du moins fort peu de la ménager. La petite fille qui entre dans la chambre de sa mère, les cheveux en désordre, les souliers crottés, ne se sera certainement pas dit à l'avance : Je veux salir le tapis, et cela m'est fort égal que maman me trouve mal peignée ; mais son insouciance prouve qu'il lui importe peu d'être agréable à vos regards et de respecter l'ordre et la propreté de votre appartement. Un jeune garçon s'est installé en l'absence de son père dans son grand fauteuil, il s'y prélassait complaisamment, et l'occupe même sans scrupule lorsque son père est revenu. Il ne s'est pourtant pas dit, en tout autant de termes : Pourquoi me hâterais-je de céder cette place ? papa sera tout aussi bien sur un autre siège, je suis parfaitement ici, et j'y reste, ne faut-il pas que je jouisse à mon tour ? mais s'il ne s'est pas adressé tous ces raisonnements, son immobilité témoigne de son égoïsme et de la déplorable habitude de considérer déjà son père comme un égal, pour lequel il est inutile de se déranger. C'est ce sentiment d'égalité qui est le plus dangereux en éducation, et malheureusement il se glisse sous mille formes dans la famille comme dans la société.

L'enfant ne peut s'affranchir tout à coup, il est vrai, d'une espèce de dépendance, où le retiendrait sa faiblesse, à défaut de plus graves raisons ; mais il est fort disposé à regarder comme un dû les soins qu'on lui rend, les plaisirs qu'on lui accorde : *S'il vous plaît et merci* son des mots bannis de son vocabulaire : *Donnez-moi mon déjeuner ? Je voudrais aller me promener. Souperons-nous bientôt ? j'ai faim.* Voilà à peu près dans quels termes, non-seulement les jeunes enfants, mais les adolescents, expriment leurs besoins et leurs fantaisies ; et lorsqu'on les a satisfaits, ils tournent le dos sans mot dire. Pourquoi remercieraient-ils ? on leur a donné ce qu'on leur devait. . . Ce dédain de la politesse des expressions qui, dans une maison bien réglée, doit être la manifestation de la reconnaissance du cœur, conduit insensiblement au sans-gêne des manières, si choquant chez les jeunes hommes de nos jours. Tel qui se permet de paraître en robe de chambre dans le salon de sa mère, ou de fumer un cigare en ayant sa sœur ou sa femme à son bras, ne serait pas arrivé à ce degré de malséance, si, tout enfant, on l'avait habitué à se servir en toute occasion de ces deux terribles mots : *merci* et *s'il vous plaît*, et à ne point se considérer comme chez lui dans la chambre de sa mère ou dans le cabinet de son père ; si plus tard on l'avait astreint à régler le temps de ses promenades, de ses récréations, de son travail même, d'après les habitudes de ses parents, il se ferait même, devenu homme, un véritable scrupule de rentrer à la maison au milieu du repas de la famille, ou, qui pis est, d'en faire retarder l'heure.

Ce sont là de bien petites choses, me dira-t-on, et si les parents n'y attachent pas d'importance, les enfants ne sont pas très-coupables en les négligeant ; petites choses, il est vrai, mais à mon avis thermomètre de bien plus grandes. Lorsque je verrai régner dans une famille la subordination, le respect envers les supérieurs, les égards réciproques et ce degré de politesse et d'urbanité qui constitue les bonnes manières, j'en conclurai tout naturellement qu'une vie extérieure aussi bien ordonnée témoigne du parfait état de l'or-

dre intérieur, et je dirai que, dans cette maison, on doit non-seulement professer des principes, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, les respecter et les pratiquer ; qu'il doit non-seulement y avoir de l'affection entre les membres de cette famille, mais qu'elle se manifeste dans les moindres actes de la vie. De même que dans un pays où je verrai les règlements de police respectés, et les agents de la force publique obéis, je conclurai de ces détails extérieurs que l'autorité est forte et la loi puissante.—(1).

(La fin au prochain numéro.)

De la Calligraphie.

VII.

QUESTION.

POURQUOI COMMENCER L'ÉCRITURE PAR L'ÉTUDE DES LETTRES A COURBES PLUTÔT QUE PAR LES LETTRES DROITES ?

RÉPONSE.

Il n'est pas de méthode dont il ne soit possible d'obtenir des résultats ; seulement les uns réclament plus d'efforts et plus de temps que les autres ; mais un maître zélé sait tirer parti de toute méthode, comme de tout procédé, de tout instrument : il suffit pour cela qu'il possède la connaissance approfondie de la chose enseignée, et qu'il sache quelles dispositions cette chose exige d'un commençant, afin de pouvoir les faire naître ou les développer chez ses élèves. Or, tout instituteur peut posséder cette double notion ; car si l'une s'acquiert facilement par l'étude réfléchie, l'autre s'acquiert sûrement par l'observation attentive.

Plus que jamais, on étudie les méthodes, on médite sur les procédés ; mais on n'observe peut-être pas assez, et comme il conviendrait, les enfants, surtout les jeunes enfants ; cependant, cette étude, en complétant heureusement les autres études ayant pour but la science pédagogique, apprendrait mieux encore à tout maître à reconnaître les bonnes méthodes ; car une marche fondée sur la nature, bien appropriée aux tendances des enfants, rend nécessairement une méthode plus avantageuse pour l'enseignement que tout autre qui ne réunit pas ces qualités essentielles. Aussi convient-il d'entrer dans quelques développements sur la question posée, surtout parce qu'elle est une question principale, fondamentale de méthode, et des plus propres, si chacun veut bien l'étudier convenablement, à contribuer aussi au perfectionnement de l'enseignement de l'écriture. Rien, en effet, ne peut assurer des progrès rapides et sûrs dans une classe comme une méthode d'écriture dont les principes et les procédés sont aisés à démontrer pour le maître, et dont les exercices sont faciles à suivre pour les élèves.

On me demande pourquoi on doit commencer par les lettres à courbes plutôt que par les lettres droites ; je répondrai :

1o Parce que l'enfant produit plus facilement, et de préférence, des lignes courbes que des lignes droites, telles que l'i ; et la preuve, c'est que l'élève fait, en commençant par ces dernières, et souvent pendant plusieurs mois, l'i, l'u, courbes du haut ;

2o Parce que la pratique des courbes combat avec plus de succès la disposition si grande chez l'enfant d'appuyer sur le crayon ou sur la plume, et qu'elle peut seule, en outre, disposer la main à exécuter facilement et convenablement les parties courbes des lettres i, m, etc. ;

3o Parce que le C peut seul, par sa tête, indiquer clairement à l'enfant le point où les liaisons doivent être remontées, et par là, faciliter et assurer aux commençants l'égalité entre leurs lettres, lorsqu'ils exécuteront des groupes ou des mots, ainsi que la régularité de leur écriture, même quand ils écrivent entre deux lignes :

4o Parce que s'il est naturel, très-avantageux d'exercer les élèves à lier graduellement les lettres de même forme ou s'exécutant par les mêmes mouvements, aussitôt après qu'ils ont exécuté isolément celles d'une même série, il faut cependant que le travail relatif à cet exercice soit également facile, à la portée de l'enfant, surtout parce que sa main tremblante ne saurait encore tracer en une fois, après quelques leçons, sans en déformer les caractères, d'autres groupes que ceux qui sont formés des lettres à courbes. Ceux-là seuls exigent, et, par là, permettent, sans qu'il en résulte d'inconvénient, une interruption dans leur tracé ;

5o Parce qu'en ne faisant exécuter les lettres t, i, u, j, qu'en dernier, on obtient deux résultats avantageux : on gagne le temps

(1). Extrait des *Lettres à une jeune mère*, par l'auteur des *Réalités de la vie domestique*, etc., etc. (In-18, 2e édition, 1887 ; à Paris, chez Meyrueis, rue de Rivoli, 174.)—Prix : 1 fr. 25 c.